

Norwich

Du temps et des lieux, chez W. G. Sebald et quelques autres.

Les débuts dans la vie (3): Flaubert à Croisset



<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/03/croisset.jpg>

A Alfred le Poittevin, le 17 juin 1845:

« J'ai passé vraiment une amère jeunesse, et par laquelle je ne voudrais pas revenir. Mais ma vie maintenant me semble arrangée d'une façon régulière. Elle a des horizons moins larges, hélas! moins variés surtout, mais peut-être plus profonds parce qu'ils sont plus restreints. Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille, la pluie tombe encore un peu dans le feuillage, et la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre. »

(*Correspondance*, Pléiade, T1, p.241)

Dans la *Correspondance* de Flaubert je glane une pièce de plus pour ma collection (<https://norwitch.wordpress.com/2009/10/09/par-la-fenetre/>) de fenêtres (<https://norwitch.wordpress.com/2009/11/19/alain-cavalier-par-la-fenetre-2/>) et je marque une nouvelle étape sur son parcours d'écrivain.

Il revient d'**Italie**, où toute la famille a participé au voyage de noce de sa sœur Caroline. Il n'a pas pas vingt-quatre ans et a déjà terminé *Mémoires d'un fou* et *Novembre*. Il sait qu'il sera écrivain. Ce qui se décide ici, c'est où et comment il vivra l'écriture: à l'écart de **Rouen** et de **Paris**, loin de la vie agitée des grandes villes, des réseaux envahissants, des sollicitations intempestives. **Flaubert** n'est pourtant pas un ermite, il voyage, fréquente la société – après tout il lui faut bien faire ses prélèvements de bêtise bourgeoise- et après le triomphe de *Salammbô* (1862) il ne refusera pas les entrées qui s'offrent à lui jusque dans les salons impériaux.



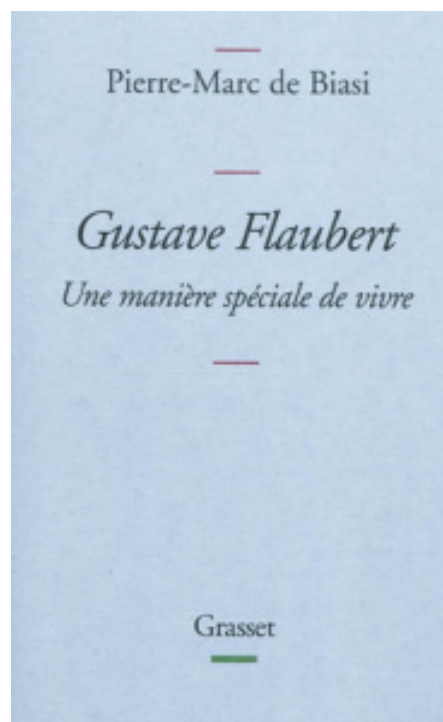
(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/03/flaubertbureau1.jpg>)

Cependant il s'impose une sorte d'ascèse, car l'écriture – son écriture – requiert le calme, le travail (latin, grec, histoire, Flaubert dévore...), la rêverie. A **Croisset** près de **Rouen**, dans la maison familiale qui donne sur la **Seine**, il trouve le repos, le temps, l'assise, ce pourquoi on trouve ces lignes si apaisées et contemplatives, peu fréquentes dans les lettres emportées de la période.



(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/flaubertseine.jpg>)

Composer à l'écart de ce qui pourrait divertir, c'est assez banal. Mais **Croisset** joue un rôle plus complexe, et somme toute fondateur, pour peu qu'on veuille se pencher un peu attentivement sur ce que fait le génie de son lieu.



(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/de-biasi.jpg>)

Pierre-Marc de Biasi, dans son essai décidément splendide, note qu'au retour du **voyage en Orient** (1850-1851) la décision d'y vivre s'est encore affermie. **Maxime du Camp**, son compagnon de route, l'a précédé à **Paris** où il lui a préparé ce qu'on peut appeler une situation: il faut que Gustave vienne à la capitale, rencontre ceux

qu'il faut rencontrer, s'ouvre une carrière qui s'annonce fameuse. La réponse est un modèle d'ambition et de renoncement. Je n'en suis pas là, c'est dans le tome 2 :

A Maxime du Camp, Croisset, 26 juin 1852:

« Mon cher ami,

Tu me parais avoir à mon endroit un tic ou vice rédhibitoire. Il ne m'embête pas, n'aie aucune crainte. Mon parti là-dessus est pris depuis longtemps.

Je te dirai seulement que tous ces mots: se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, hors la loi, sont pour moi un vocabulaire vide de sens. C'est comme si tu parlais à un Algonquin. – Comprends pas.

Arriver? – à quoi? A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc., etc., Arsène Houssaye, Taxile Selord, Hyppolyte Lucas et soixante-douze avec? Merci.

Etre connu n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. D'ailleurs sur ce chapitre même sait-on jamais à quoi s'en tenir? la célébrité la plus complète ne vous assouvit point et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos yeux que l'obscurité.

Je vise à mieux, à me plaire. »

(cité par P-M de Biasi, Flaubert, une manière spéciale de vivre, Grasset, 2009,

p.128)

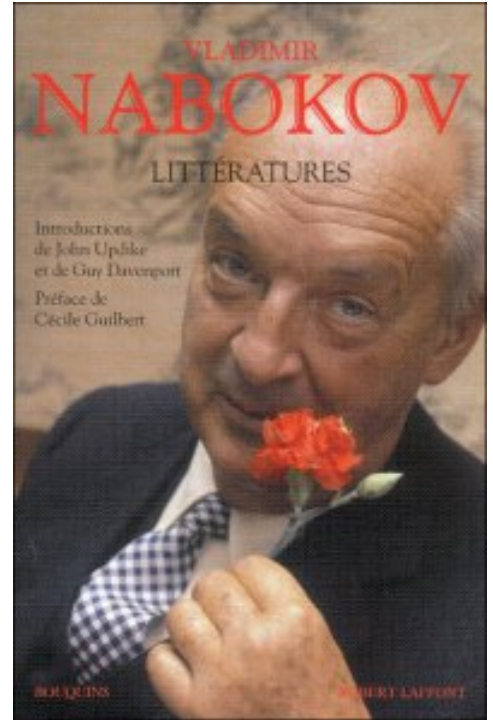
Quelle meilleure définition de « l'art pour l'art », choix indissociablement sociologique et artistique? Où se confirme aussi l'excellence de l'approche choisie par **Pierre-Marc de Biasi**, et l'erreur qu'il y aurait à négliger la vie de l'homme pour en éclairer l'oeuvre. Suivre pas à pas les conditions de vie que s'est choisies **Flaubert** ne relève pas en effet de la curiosité médiocre, ou de l'inutilité crasse, comme le dénonçait par exemple **Nabokov** (<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/nabokov.jpg>)(il se trouve que reparait en un volume ses **leçons de Cornell** où je m'étonne de trouver, au milieu de tant d'intelligence, une condamnation aussi obtuse de toute démarche un tant soit peu biographique, comme si le véritable amour de la littérature excluait tout autre approche que purement textuelle).



(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/flaubert1.jpg>)

Il n'est pas indifférent que **Flaubert** soit un bourgeois, et qu'il puisse se retirer à **Croisset**, en bourgeois, pour y écrire la prose bien peu bourgeoise qu'admire **Nabokov**. Pas seulement, ce qui serait de peu d'intérêt, pour en arriver à la conclusion que seule une certaine aisance permet de dégager le temps suffisant à la poésie, où pour trouver prétexte à lire sa prose comme un témoignage sur la société de l'époque, mais parce que l'occupation de ses journées de travail, son « style de vie », infusent son style « tout court ».

A Maxime du Camp, Mai 1846, Croisset:



« Et puis je commence à prendre une habitude de travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de 8 heures à dix heures par jour et si on me dérange quelques instants, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la terrasse. Le canot n'est pas seulement à flot. j'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie interne que j'ai toujours rêvée commence enfin à surgir. Dans tout cela la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science et pourtant d'un autre côté je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. »

(Pléiade, T1, p.264)

La « manière spéciale de vivre » de Flaubert permet de comprendre où sa poétique du « flou » et de « l'impersonnalité » trouve son origine et comment elle a pu être mise en oeuvre. Les hésitations du romancier partagé entre lectures savantes et composition romanesque ont pour écho ses allers-retours entre **Croisset**, où il écrit, et le vaste monde, où il réalise des percées brutales et enthousiastes pour



ramener des (<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/autoportrait-eugene-delacroix.jpg>) croquis (réunis dans les *Carnets*, édités par le même **P-M de Biasi**) qui sont autant d'échantillons de visions (et je relis les récents *croquis* de **Kaddour** comme un hommage au maître). Mouvements de va-et-vient des livres au livre, du chez-soi à l'ailleurs, qui apparaissent eux-mêmes comme la

source et la métaphore vivante de la prose flaubertienne et de son rapport ambigu (car imaginaire) au réel. Le résultat est merveilleux et déroutant: un mélange de réalisme (recherche d'une vérité objective, impersonnelle) et de romantisme (primat de la vision personnelle) qui n'a d'ailleurs pas empêché (si l'on aime vraiment les -ismes) qu'on le prenne, à tort, pour le premier des naturalistes.

Pierre-Marc de Biasi, Une manière spéciale de vivre, p.272-273

« La recherche, telle que la pratique Flaubert, repose sur un parti pris paradoxal: ce qu'il cherche, très souvent, il le sait déjà. Définie en termes artistiques, la vérité qu'il s'agit de découvrir est préétablie: elle constitue un préalable à l'investigation qui, en principe, est censée la rechercher et l'établir. (...)

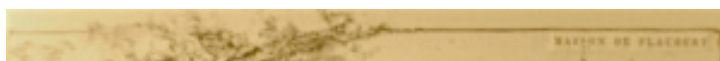
Dans les recherches documentaires qu'il effectue en cours de rédaction, Flaubert ne part pas glaner du matériau référentiel qui aurait pour fonction de « faire vrai », de lester le récit d'un effet de réel qui « ne s'invente pas ». Selon lui, l'effet de réel est justement ce qui s'invente le mieux: c'est avant tout une affaire de style. En fait il part plutôt à la recherche d'un regard sur ce « vrai » spatio-temporel qui constitue l'objet de l'expérience. S'il observe la nature ou les rues par les vitres de son fiacre, ce n'est nullement avec l'illusion de recueillir une information neutre et objective qui lui fournirait une garantie référentielle pour la description qu'il va devoir écrire. Le véritable objet de son investigation n'est pas la chose visible, mais la forme singulière de sa perception. »

Je n'ai par ailleurs reproduit qu'un extrait de la lettre du **17 juin 1845** citée en exergue, mais il faut en dire davantage, car le début montre que ce jour-là Flaubert a découvert bien plus qu'un lieu idéal où écrire. **De Biasi** en fait une analyse pénétrante (p.290) dans sa partie consacrée à *l'Éducation sentimentale*. Voici les premières lignes adressées à **Alfred le Poittevin**:

« Encore dans mon antre!

Encore une fois dans ma solitude. A force de m'y trouver mal, j'arrive à m'y trouver bien; d'ici à longtemps je ne demande pas d'autre chose. Qu'est-ce qu'il me faut après tout? n'est-ce pas la liberté et le loisir? Je me suis sevré volontairement de tant de choses que je me sens riche au sein du dénuement le plus absolu. J'ai encore cependant quelques progrès à faire. Mon éducation sentimentale n'est pas achevée, mais j'y touche peut-être. – As-tu réfléchi quelquefois, cher et tendre vieux, combien cet horrible mot « bonheur » a fait couler de larmes? Sans ce mot-là, on dormirait plus tranquille et on vivrait plus à l'aise. Il me prend encore quelquefois d'étranges aspirations d'amour, quoique j'en sois dégoûté jusque dans les entrailles. Elles passeraient peut-être inaperçues, si je n'étais pas toujours attentif et l'oeil tendu à épier jouer mon cœur. »

L'expression qui donne son titre au roman s'y trouve, plus de vingt ans avant sa publication (1869). Mais « l'éducation sentimentale » que Flaubert achève dans son « antre » de **Croisset** ne se réfère ni au livre à venir, ni d'ailleurs à la « première *Education* » (1845), jamais publiée. Elle concerne **Flaubert** personnellement et semble pour le moins paradoxale. **Pierre-Marc de Biasi** y lit une conversion du regard, une méthode littéraire d'expression des sentiments que Flaubert associe non pas à la recherche de riches expériences sentimentales, encore moins à une forme quelconque de sentimentalisme, mais à un « sevrage » et un « dénuement », signes que la dépersonnalisation, l'autonomie, la suspension du jugement – « le label même de l'ours Flaubert » dit de Biasi – sont ici en train de naître, en ce lieu à l'écart, où l'écrivain s'isole moins pour « se retrouver » (comme on dit), que pour « sortir de la sphère purement subjective, s'arracher à soi-même, pour ressentir comme s'il était lui-même un autre » (p.291).





(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/croisset-gravure.jpg>)

C'était à **Croisset**, banlieue de **Rouen**, centre du monde flaubertien.



(<https://norwitch.files.wordpress.com/2010/02/croisset-today.jpg>)

Il reste ce pavillon au fond du jardin.

Images: la première reproduction est une vue de Croisset de la main de la nièce de Flaubert, Caroline. Je n'ai pas retrouvé les auteurs des autres vues de Croisset. On trouvera une iconographie aussi riche que le texte dans le Découverte Gallimard sur *Flaubert, l'homme-plume*, de Pierre-Marc de Biasi (toujours).

This entry was posted on dimanche 7 mars 2010 at 18 h 17 min and is filed under [Croisset](#), [France](#), [Gustave Flaubert](#), [Les débuts dans la vie](#), [Normandie](#), [Pierre-Marc de Biasi](#), [Vladimir Nabokov](#). You can follow any responses to this entry through the [RSS 2.0](#) feed. You can [leave a response](#), or [trackback](#) from your own site.

[Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.](#)